

APRÈS LE MONDE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*,
2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*
2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*,
2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Antoinette Rychner

APRÈS LE MONDE



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2020.
ISBN : 978-2-283-03325-8
ISSN : 2110-0713

*À feu mon père Jacques, à mes enfants.
À ceux qui nous ont précédés et à ceux qui viennent.*

Ce dont nous avons besoin en cas de catastrophe, ce sont des hommes et des femmes capables de réagir vite... dans le sens du bien commun !

L'âge de l'entraide doit donc commencer maintenant, à tous les niveaux et de manière anticipée, pour réduire au maximum l'effet de sevrage de la culture de l'égoïsme. C'est l'une des seules marges de manœuvre que nous ayons. L'attitude survivaliste (anticiper la violence des catastrophes) est compréhensible, et elle est sûrement efficace à court terme et à petite échelle, mais, à plus long terme et à grande échelle, elle se révélera toxique, tout comme elle nous empêche aujourd'hui de transformer notre imaginaire.

Pablo Servigne et Gauthier Chapelle,
L'Entraide, l'autre loi de la jungle

Personne n'éprouve d'empathie pour la planète bleue si ce n'est par le truchement des paysages aimés et humés.

Dominique Bourg, *Une nouvelle Terre*

I.
Notre épopée

CHANT POUR SE SOUVENIR

C'était l'année 2023. Sur les huit milliards d'habitants que comptait la terre, environ un milliard et demi de personnes vivaient dans des pays appelés « pays développés à économie de marché ». Nous en faisons partie. Nous consommions, en moyenne, plus de 250 litres d'eau potable par jour et par personne – par année, plus de 3 000 litres de pétrole. Nos ménages s'élevaient à 2,5 personnes. Ils participaient à la production de centaines de millions de tonnes de déchets par an, garantissaient la consommation destructrice de masse et contribuaient à dévaster le monde ; nous le reconnaissons.

Cependant, nous commandions des *Fairphones*, ou téléphones équitables. Question de conscience. De responsabilité, estimions-nous, qui préférons le pain multicéréales au pain blanc, le poulet fermier au poulet issu de l'élevage intensif, le sirop sans colorant au sirop grenadine, les snacks alternatifs aux chips industrielles. Nous qui, au confort standardisé des hôtels, privilégions les hébergements classés « insolites » tels que nuit sur

la paille, en tipi ou cabane sylvestre, nous qui suivions des formations continues et nous inscrivions à des ateliers en tout genre : yoga, bien sûr, mais aussi biodynamie appliquée au jardin. Nous qui inscrivions nos enfants à des stages d'éveil musical, d'écriture ou de danse conçus pour eux, les portions jusqu'à leurs 15 kg dans des porte-bébés ergonomiques et les emmenions voir des expositions sur la question du genre, destinées aux sept à douze ans. Nous qui nous abonnions à des paniers bio, adhérions à la philosophie du zéro déchet et fréquentions des lieux de vente en vrac – même si, pour les consommables tels qu'ampoules, cartouches d'encre ou sel pour lave-vaisselle, nous cédions à la commodité des grandes surfaces. Nous qui participions à des marches anti-énergies fossiles tout en brûlant force combustible pour relier habitat et travail, loisirs et quotidien, ville et campagne.

Nous qui, contrairement à d'autres groupes sociaux, ne lavions pas nos voitures les jours de congé, ne possédions pas de téléviseur, faisons du maquillage un usage limité, et, sauf subtil second degré, ne portions pas d'accessoires incrustés de brillants. Nous dont l'appartenance aux catégories socio-professionnelles dites supérieures élevait le pouvoir d'achat au-dessus de la moyenne, ce qui faisait de nous une cible très réceptive aux produits de niche ; nous qui petit à petit étions parvenues à nous assurer, lors des fêtes d'anniversaire, que personne ne s'amène avec un cadeau en plastique fabriqué en Asie.

Dans les cinq années précédentes, vingt millions d'emplois avaient disparu de nos marchés, dont un quart en Europe. Nos taux de chômage explosaient. Explosait également l'économie dite « collaborative », et nous usions de plateformes telles qu'Uber, Airbnb, Netflix, BlaBlaCar ou eBay. Que ce soit via l'impression de tickets à domicile, le virement en ligne ou la part croissante d'autres services que nous nous rendions à nous-mêmes, nous participions volontiers à la rationalisation des coûts déplaçant le travail des entreprises vers les clients. Le salaire, toutefois, restait le moyen principal de distribution des revenus. À l'échelle planétaire, des emplois sous-payés se créaient par milliers tous les jours, tandis que se suicidaient les agriculteurs. Alors qu'une masse énorme de capital circulait au-dessus de nos têtes, il devenait insoluble de financer les assurances sociales et les investissements pour nos collectivités. Paradoxalement, une pléthore de biens nous environnait, produite avec toujours moins de travailleurs – issus de nos populations, du moins.

En toutes circonstances, nous devions saisir nos données ; nom, prénom et adresse, numéro de carte de crédit. Nous votions. Nous votions à gauche. Nous ne savions plus qui élire, et avions une vision vraiment incertaine de l'avenir. Nous parlions de valoriser la diversité. De promouvoir la mixité. Il nous était pénible de converser avec nos vieux parents lorsque leurs propos se teintaient de xénophobie. Nos contacts avec eux se

limitaient essentiellement à leur confier nos enfants un jour par semaine. Le moment venu, nous les placions dans des maisons de retraite. Nous travaillions. Nous travaillions tout le temps. Nous négocions des temps partiels. Nous cumulions des mandats. Périodiquement, nous nous déclarions « sous l'eau » mais nous savions planifier, et rationalisons absolument tout. Nous exécutions, nous ne cessons d'optimiser nos capacités d'exécution.

Deux fois par an, nous allions nous faire détarter les dents.

16

Nous savions que certaines matières premières s'étaient d'ores et déjà raréfiées. Une grande part de l'électricité mondiale provenait d'un charbon de plus en plus médiocre. À un certain stade, l'extraire et le transporter représenterait une perte nette.

Nous savions que pour se maintenir, et continuer d'emprunter, les sociétés d'exploitation minière devaient continuellement étendre les territoires sur lesquels elles possédaient des droits. En dépit des variations de prix du pétrole, d'ultimes tours de passe-passe regonflaient le crédit et accroissaient – la dette enfant – le développement du commerce, du trafic aérien, maritime et routier, l'industrie des technologies et de l'armement. Bon nombre de centrales nucléaires vieillissantes n'étaient plus sûres, tandis que nos espoirs de voir des méthodes *vertes* se substituer à ces sources dangereuses se heurtaient à de nouveaux dilemmes : l'extraction de métaux rares,

indispensables à la fabrication des éoliennes comme des panneaux solaires, devenait dévoreuse d'énergie en soi.

La pollution des sols, des nappes phréatiques et de l'air atteignait des seuils critiques. L'effet de serre s'était amplifié, avec pour conséquence des épisodes de canicules prolongées, des inondations et des tempêtes.

Insectes, oiseaux, vers de terre disparaissaient à toute vitesse.

Au-delà de certaines limites, nous en avons désormais la certitude, les écosystèmes basculeraient et la biosphère nous deviendrait hostile. Du point de vue géophysique, les grands cycles de la nature, celui de l'eau, du carbone ou de l'azote avaient déjà commencé à se détraquer. Le problème était que nous ne le croyions pas. Nous ne croyions pas ce que nous savions. Seule montait l'anxiété : jamais l'espérance de vie n'avait été si élevée et, cependant, notre angoisse semblait de plus en plus difficile à calmer.

Pour conserver la vie que nous connaissions, des inégalités étaient-elles nécessaires ? Ces sacrifiés sociaux dont nous percevions l'existence, étaient-ils désignés par une entité supérieure, devaient-ils leur sort au hasard, méritaient-ils les conditions qui leur étaient réservées, en qualité de sous-productifs, d'assistés, de fainéants ou, dans le cas des étrangers, d'êtres culturellement voire génétiquement inférieurs ?

En définitive, comment, et de quoi vivraient nos enfants ? Les présidents, les ingénieurs, les cadres supérieurs en savaient-ils plus que nous ? Quels buts

poursuivaient réellement la gouvernance ou la recherche, hormis différer indéfiniment les menaces toujours plus folles qui pesaient sur nos têtes ?

Quand tomberait l'échéance ?

Des leaders rassuraient les masses. Nous avions nous aussi nos héros, nos chantres. Nous accouchions à domicile ou en maison de naissance, sans péridurale. Nous adorions les huiles essentielles, et portions la Mooncup. Nous créions des faire-part originaux, nous parlions de l'instant présent. Du lâcher-prise. De pleine conscience. Nous achetions des livres sur le véganisme et aimions tout particulièrement organiser des brunchs.

18

Tous les trois mois ou presque, nous apprenions qu'une de nos connaissances était atteinte d'un cancer. Des études accusaient l'usage de pesticides, la pollution, les pressions subies au travail. Nulle multinationale n'endossait les coûts de ses méthodes, toutes les charges se reportant sur des États dont les revenus diminuaient. Quant aux produits jugés dangereux, nos gouvernements perdaient peu à peu les moyens de les interdire.

Les régimes de Sécurité sociale qui avaient existé n'avaient plus cours. Partout, des assurances privées entraient en vigueur. Leurs primes plongeaient les ménages en défaut de paiement. En parallèle, d'onéreuses complémentaires garantissaient organes artificiels, prothèses illimitées, cellules cultivées en organisme animal tandis qu'à travers le monde, des millions de déplacés fuyaient des dictatures, des famines ou des guerres,

jetés sur les routes, parqués dans des camps, coincés le long de frontières.

En ce qui nous concernait, nous voulions bien nous montrer charitables, et de bonne volonté. Malgré tout, nous nous inquiétions du nombre d'arrivants et tenions pour évident que nos immigrés méconnaissaient les réalités des sociétés qu'ils avaient cherché à rejoindre, idéalisant l'accès à la sécurité, à la liberté et surtout au confort et au pouvoir d'achat – ne rêvant, en définitive, que de consommer à leur tour plus de 250 litres d'eau potable par jour et par personne, pour plus de 3 000 litres de pétrole par année.

Quoi qu'il en soit : ceux dont la vie n'était pas directement menacée se verraient refuser l'hospitalité. En réalité, nous le savions, une telle situation était intenable sans violence. Et au fond de nos êtres, le sens commun restait intact : entre nous et n'importe quel autre habitant de la Terre, peu importe les écarts de culture ou la puissance du marketing, la différence était minime.

Lorsqu'il s'agissait de convertir tout cela en opinion, nous répétions nos mantras : il nous appartenait de démonter les infâmes méthodes populistes qui, aux millions de lésés, de sans-emploi, de prolétaires et de classes moyennes étranglées, offraient des groupes à exclure, à haïr pour se défouler. C'était bien simple : nous condamnions l'extrême droite. Et nous condamnions les murs érigés aux frontières. Nous condamnions également le commerce des armes, les restrictions de la liberté de presse, le commerce de l'ivoire et condamnions

encore, au passage, la survaccination des populations occidentales.

Il était urgent, déclarions-nous, de remettre sérieusement en cause le système capitaliste, la croyance au développement par la croissance, notre mode de vie à lourde empreinte écologique. Mais, bordel, chaque fois que nous tentions d'appréhender la question du pouvoir, nous aboutissions aux mêmes impasses : rien à attendre de nos autorités schizophréniques, qui d'un côté s'efforçaient de promouvoir les efforts écologiques, de l'autre encourageaient des libertés de consommation sans limites. À supposer qu'un élu ait seulement cherché à entreprendre une transition acceptable, initier une prospérité sans croissance ou défendre nos biens communs, la pression des lobbys lui aurait arraché tout levier.

Quant à la contestation citoyenne, voilà longtemps que nous avons commencé – quoique abonnées à des organisations de cyber-militantisme international et accoutumées à signer entre 8 et 12 pétitions par semaine – à douter qu'il existât jamais quelque possibilité d'opérer une révolution à large échelle.

Qu'avions-nous fait de notre foi ?

Imprégnées de culture chrétienne, nous étions mine de rien plus attachées aux traditions que nous le croyions, et célébrions plus d'un rite annuel. Certaines d'entre nous avaient été baptisées, mais nous ne baptisions point nos enfants. Certes, le déclin des églises, leur détérioration

en tant que patrimoine nous faisait de la peine ; pour autant, nous ne croyons pas en Dieu.

Certaines disaient : je crois qu'après la mort il y a *quelque chose*. Nous aimions la bande dessinée. Le cinéma d'auteur. Les arts plastiques et ceux de la scène. Nous fréquentions des festivals et parmi nous, il s'en trouvait qui travaillaient dans le management culturel. D'autres peignaient, étaient photographes professionnelles ou médiatrices auprès de publics classés « empêchés ».

Nous discussions passionnément de l'influence grandissante des jeux vidéo. Nous évoquions l'intelligence artificielle, la connexion des données, les réalités virtuelles, nous tentions d'imaginer le moment où nos corps deviendraient superflus et en quoi consisterait le dépassement des humains par les machines.

Penser que, dans un monde qui se détruisait, le fait de rester créatives préservait notre intégrité nous soulageait beaucoup.

Après coup, il nous arriverait de penser que rien (ni la création artistique, ni la philosophie, ni le divertissement, ni la signature de pétitions en ligne) n'aurait dû sembler aussi important que la lutte contre des compagnies commerciales géantes, infinies avaleuses de ressources. Et qu'il aurait fallu, pour commencer, identifier les fondements de ce système qui, en coupant les liens unissant nos actes à la conscience morale, interdisait à chacun d'endosser ses responsabilités.

Lorsque nous repenserions à la vie que nous menions à cette époque, une des seules choses qui nous paraîtrait compréhensible serait notre habitude d'organiser des brunchs.

À travers les bouleversements qui viendraient, nous comprendrions à quel point nous réunir comptait. Nous réunir, et nous témoigner du réconfort.

Barbara

Nous nous relaterons donc au féminin pluriel. Circonstances comprises où nous n'avons été qu'une seule, ou en compagnie masculine.

23

Christelle et Barbara à même le sol, penchées sur cette résolution inscrite sur un de leurs tout premiers feuillets. Barbara turlupinée par la conjecture qu'à force, un tel parti pris sonnerait artificiel ; la langue n'est pas seulement notre expression, nous en sommes les produits ; d'où il résultait qu'on ne pouvait abolir ses règles héritées sans renier ce qui les constituait, elle, Christelle, toutes et tous les autres ; même par souci d'équité on ne le pouvait sans courir le risque qu'au final, leurs feuillets ne touchent personne.

– D'accord : Olivier s'y est fait, à ce féminin pluriel. Et c'est vrai : il n'est pas le seul. N'empêche, ça crée une distance. Ça en retient certains de se sentir complètement concernés, je le sens, et je ne parle pas que des hommes.

Christelle rétorqua que depuis leur retour en terre francophone, tout le monde avait paru, sinon s'identifier, du moins s'intéresser à ce qu'elles avaient lu. Mais Barbara, au lieu de lui prêter attention, lisait la suite : *Cela pour affirmer nos convictions collectives, et pour démanteler toute domination patriarcale* – se disant merde, c'est d'un scolaire, à quoi ça rime. Maussade, elle ne disait plus rien. Son silence pousserait-il Christelle à l'invectiver ? Lui demanderait-elle si, tant qu'elle y était, elle n'était pas d'avis que seul un homme puisse transmettre leur œuvre, la lire de manière qu'elle soit entendue, reçue pour de bon ?

Mais Christelle s'était contentée de lâcher de l'air par le nez et, d'un accord tacite, elles étaient revenues à la question de la sauvegarde de leurs compositions.

Depuis des semaines déjà, partageant la certitude que ni les copies papier, ni les supports numériques – pour autant qu'elles accèdent à l'équipement nécessaire – n'offraient de solution viable, toutes deux envisageaient d'apprendre leurs feuillets par cœur pour qu'en survive le contenu. Barbara toutefois, qui en voulant s'y mettre s'était aperçue qu'elle éprouvait du mal à les mémoriser, devenait réticente. « Cinq personnes chacune... », reprenait-elle évasive, après Christelle qui s'animait : « On n'a qu'à trouver chacune cinq personnes, on n'a qu'à convaincre cinq personnes chacune d'en apprendre un et le tour sera joué ! »

À ce moment surgit Olivier, brandissant deux paquets de lentilles de contact.

– Tu les as trouvées !

Elles avaient appartenu au défunt compagnon de Barbara, qui savait que ces lentilles ne correspondraient pas tout à fait à la correction de vision d'Olivier et que leur date de péremption était dépassée de beaucoup. Qu'à cela ne tienne ; elle était contente pour lui.

– Profites-en bien, lui dit-elle, levée d'un bond.

S'éloignant, elle se rappela combien Marco avait pesté lorsqu'il s'était aperçu de cet oubli le jour où ils avaient quitté la maison. Elle fit coulisser la porte vitrée, qui n'était pas brisée et glissait étonnamment bien, pour entrer dans le séjour-cuisine. Un grand espace aéré, haut de plafond, qui du temps où elle habitait les lieux avec son compagnon avait suscité l'extase des visiteurs. Barbara observa les poutres, leurs assemblages savants et, dans les intervalles, la soupente plaquée de fibres-gypse. Dans le coin cuisine, un bout du plan de travail avait été arraché, mais l'îlot central était intact.

Et soudain ce fut pour Barbara comme si les copains y sirotaient des bières, entrechoquant leurs bouteilles pour se lancer, les yeux dans les yeux, un « Santé ! » aussi cordial que sincère, tandis que les copines, assises en tailleur, tissaient conversation du côté des sofas – ainsi se divisait la bande avant de former des sous-groupes mixtes ; le phénomène, elle l'avait remarqué, se vérifiait invariablement.

– Ça va, vous ne craignez pas trop les stéréotypes ? s'était-elle exclamée un soir où, rejoignant ses congénères,

elle avait surpris ces dernières en train de discuter de fours autonettoyants.

Quelle année était-ce ? Fin décembre en tout cas, juste après les festivités qu'ordonnaient les liens de sang, quand s'ouvraient quelques dizaines d'heures extraordinairement libres et reposantes où se retrouver entre amis et s'offrir un dernier Noël, en plus décontracté.

Les filles avaient ri. Oui, elles parlaient de fours autonettoyants, et elles assumaient !

La bande n'avait pas tardé à s'échanger moult cadeaux : kits de cosmétiques bio, déodorants artisanaux, chaussettes en laine vierge ou bons pour des massages. Les « Trop beau ! » et « Vous êtes fous ! » avaient fusé, le Rimuss avait été distribué aux enfants, les truffes mises au frais, puis oubliées sur la terrasse. Un garçon de six ans avait joué un morceau de flûte et Barbara n'avait regardé que sa mère, au visage passionnément attendri. Ils s'étaient lancés dans une fondue bressane assaisonnée de mayonnaises maison, on avait commenté les avantages d'une telle alternative aux chinoise et bourguignonne, les enfants avaient joué, hurlé, les adultes tendus par la proximité d'huile bouillante avaient déployé des tentatives pour les ramener au calme.

Barbara se revoyait verser après le repas cette huile sale dans des bouteilles, tandis que les convives ramenaient les caquelons ou rangeaient les couverts dans le lave-vaisselle, tout en discutant d'assurances-vie. De toute façon : comment placer son argent ? Éthiquement parlant ? « Quand tu regardes un peu comment travaillent

ces fonds, tu te rends compte que le moins dégueulasse, c'est encore d'investir dans la pierre. »

Sur l'ensemble des ménages présents, la moitié au moins étaient entrés à cette époque en propriété d'un bien immobilier via emprunt bancaire, contre aucun dix ans auparavant, lorsque leurs soirées comptaient moins d'enfants.

Il avait fallu choisir le dessin animé qu'on projetterait à la génération installée devant l'écran, au complet sauf un bébé qui avait passé la soirée de bras en bras et qu'on cherchait à rendre maintenant qu'il pleurait.

Se laissant aller contre les dossiers, les adultes avaient vidé leurs verres en abordant quelques anodins sujets : fallait-il, par exemple, dresser un sapin de fête véritable ? Était-ce bien feng shui de priver ainsi un arbre de vie pour le plaisir des traditions ?

Lorsqu'était arrivé le générique de fin, et que s'étaient éparpillés les petits venus se frotter les yeux sur les genoux de leurs parents, l'heure avait sonné de se séparer ; bonne nuit, bonne route, porte-toi bien. Dans le laps de temps passé ensemble, chacun aurait trouvé l'occasion de s'ouvrir aux autres, y allant de sa préoccupation du moment, d'une anecdote ou d'une confession, mettant à profit ces heures privilégiées pour renouveler ses vœux et attester son attachement à ce réseau ancien d'amitié et de fraternité.

Un bruit de pages tournées. Barbara reprit conscience de la présence de la petite, au pied de la bibliothèque,

en train de consulter des albums jeunesse. À l'époque, Barbara les conservait au même titre que la caisse IKEA gribouillée de feutre, remplie de Lego : pour avoir, lorsque des amis passaient à la maison avec des enfants, quelque chose d'adapté à leur proposer. Elle s'approcha : reliures en bon état, couleurs vives. Il s'agissait des *Animaux de la savane*, et à la vue d'un pachyderme, Barbara se souvint des pétitions d'Avaaz où l'on voyait des éléphanteaux à côté du corps mutilé de leur mère. Régulièrement, elle avait reçu des courriels dénonçant des massacres commandités par la mafia transnationale au Cameroun, au Botswana, au Zimbabwe. On disait que, sur les marchés asiatiques, l'ivoire atteignait des prix faramineux.

Elle avait parfois soutenu cette cause-là. Entrant, de son terminal personnel, des chiffres dans les cases de plateformes sécurisées avec le sentiment d'établir une réelle relation entre elle-même et, en bout de chaîne, les derniers monuments à s'éventer là-bas de leurs oreilles amples, dans la touffeur d'obscurs parcs nationaux.

Née après la faillite des zoos, la petite énumérait des noms d'espèces qu'elle reconnaissait au premier coup d'œil. Toute la collection illustrée gisait autour d'elle. Que pingouins et girafes eussent été si familiers à une fillette de moins de cinq ans donnait à penser que, en définitive, connaître ces créatures par réputation ou expérience vivante ne changeait pas grand-chose. Fantômes contre originaux de chair, se pouvait-il que

leur survie ou extinction réelle ne changeât rien non plus – du moins à l’attachement que les humains portaient à leurs symboles ?

Détournant le regard, elle s’arrêta sur l’endroit où aurait dû se trouver le poêle. Il n’y avait qu’une marque au sol, et, dans le mur, le trou circulaire où passait jadis le tuyau. Barbara ne s’étonnait guère que quelqu’un l’eût emporté. Elle se souvenait à quel point il s’était révélé précieux au temps des pénuries, spécialement à l’automne, comme s’aggravaient les troubles et arrivaient les frimas. Jour après jour, elle avait béni ce coffre de fonte qui, pour rendre service, ne demandait ni mazout ni électricité et que la main humaine pouvait tout bonnement remplir de bois et allumer. Bien sûr, le combustible qu’ils avaient collecté en forêt n’avait pas les qualités des bûches calibrées, denses et bien sèches acquises en temps ordinaire. Mais une fois au bout des réserves, il avait bien fallu s’en contenter. Tranchant avec l’inventaire frustrant des équipements inutilisables faute d’énergie, ce poêle promu fourneau avait représenté un allié sans égal, leur permettant non seulement de se chauffer et de faire cuire leurs aliments, mais les soutenant aussi moralement. Lorsqu’ils s’étaient finalement résolus à quitter la maison, il avait fallu prendre congé d’une foule d’objets. D’entre toutes les séparations, celle d’avec le poêle avait occasionné le pire déchirement.

Dix ans avant ce jour cruel – sans doute était-ce parce que le poêle lui-même avait disparu que Barbara permettait à ce souvenir plus ancien, très doux, de remonter –,

ils l'avaient allumé, elle et son homme, pour la première fois. Ç'avait été, le soir de leur emménagement, comme les battements initiaux d'un cœur, le sacre d'un chez-eux jetant sur leur foyer ses clignotants éclats de baptême.

Mais déjà, Barbara était tirée de ses souvenirs : la fillette était sortie sur la terrasse où, très excitée, elle criait qu'un étranger arrivait.

Le lendemain elle se réveillait à l'aube, en sursaut.

Se redressant, elle passa une main sur son front. Le jour arriverait d'ici une petite heure. Dans la pénombre, tous étaient allongés. Christelle auprès d'Olivier, leur fille blottie entre leurs deux corps. Hyiab, son frère et le fils de celui-ci, minces et droits sous des couvertures séparées. Et, sur une couche à part, cet itinérant qui avait demandé qu'on l'appelle Mika.

À son arrivée, il s'était présenté en tant que commissaire d'information, avait juré sur l'honneur qu'il venait en paix et montré à ses chevilles deux bracelets de reconnaissance. Les noms et prénoms valaient ce qu'ils valaient, seuls de tels bracelets offraient de véritables garanties. Les nœuds étaient ceux d'Olten, où leur troupe était passée. Puis ç'avait été leur tour de se présenter et de clarifier leurs conditions d'accueil.

Barbara se leva et l'approcha, à pas de loup. Des cheveux blonds, longs, une barbe presque rousse, des ongles cernés de crasse, au bas mot quinze ans de moins qu'elle. Il s'était fait un oreiller de sa veste North Face contrefaite et recousue en plusieurs endroits,

portait un pull à inscription « London-London », et ne ronflait pas.

Près de ses bottes, la vue de l'harmonica utilisé la veille causa à Barbara un trouble cuisant.

Avait-il entendu des pas se rapprocher, quelqu'un s'accroupir ? Choisisait-il, dans l'instinctive certitude que rien de violent ne le menaçait, de garder les yeux fermés ?

Évitant de le toucher, elle appliqua une paume entre ses propres jambes, et entama un frottement léger. Attentive à ne faire aucun bruit, elle franchissait un premier pas de plaisir lorsqu'il ouvrit les yeux. Dans son regard elle lut : « C'est la métisse. D'entre les pubères, la plus vieille des trois. »

Plaçant son index devant la bouche, puis la prenant par le poignet, il se releva et l'entraîna dans la pièce voisine.

Leur déplacement avait été rapide. Tandis qu'il la plaquait contre le mur et lui caressait les grandes lèvres à travers ses vêtements, elle se livrait à une évaluation éclair de la situation. Elle pouvait appeler à tout moment, les autres étaient juste à côté. Et sa façon de la manier lui fit penser qu'il ne la forcerait en rien si elle se rebiffait.

Se laissant aller, elle perçut bientôt un désir à elle, qui s'épanouissait. Mais lorsqu'il voulut lui mettre la langue dans la bouche, elle garda les lèvres serrées.

– Je ne peux plus avoir d’enfants, souffla-t-elle abruptement.

Faisait-elle allusion à sa ménopause, comme un avertissement, une mise au ban du corps affecté d’un secret stigmaté ? Mais peut-être avait-elle seulement cherché à signifier qu’en cas de fluides échangés ils pouvaient s’épargner les soucis de contraception. Et les maladies ? songea-t-elle dans la foulée, comme une personne devenue analphabète à force de ne plus pratiquer se rappellerait son *b.a.-ba* ; la reproduction n’était pas tout, il y avait les maladies, surtout avec ce prétendu Mika, un itinérant qui allait de communauté en communauté, de voisinage en village avec ses dents encore saines, sa poitrine robuste et son aura de solitaire !

Il avait saisi ses pensées, se dit-elle comme il la renseignait sur les substituts du latex, glissant un mot sur des procédés de fabrication certes artisanaux, mais qu’à l’usage il jugeait tout aussi fiables qu’avant. Il avait ce qu’il fallait, chuchota-t-il, mais Barbara malgré des caresses qu’elle recevait dans un contentement croissant ne put s’abandonner pleinement, de sorte que, sans parler davantage, ils convinrent d’une masturbation réciproque, plutôt tendre.

Christelle

Trois heures plus tard, le dénommé Mika, en vertu de l'accord passé avec les occupants de la maison, aidait Christelle à puiser l'eau de la Sorge. Il fallait remplir des bidons et les remonter en haut d'un talus jusqu'au terre-plein où s'étendait la terrasse. Près du réservoir qu'ils devaient remplir, Olivier préparait des galettes.

L'itinérant, il l'avait annoncé dès son arrivée, repar- tirait le matin même.

La veille au soir, après le repas, ils avaient allumé un feu. En l'honneur de leur hôte, elles avaient proposé de lire un ou deux de leurs feuillets. Il s'agissait, avait commenté Barbara, d'un genre de récit-témoignage, qu'elles composaient à deux. Lorsque son tour était venu, Christelle s'était lancée de tête, sans papier entre les mains. Et plus tard, lorsque l'itinérant avait sorti un harmonica et s'était mis à jouer, elle avait osé quelque chose de parfaitement novateur qui avait coupé le souffle à leur petit cercle, modulant le texte au son de l'instrument.

Elle l'avait scandé. Chanté si l'on veut, faisant des phrases un flux chevauchant les accords, incertaine d'abord, puis de plus en plus à l'aise.

34

Qu'est-ce qui lui avait pris ? se demanda-t-elle en regardant l'eau entrer dans son bidon, incrédule, émerveillée par ce qui s'était passé comme malgré elle. Ça n'avait pas ressemblé à une chanson, pas au sens des rares airs traditionnels dont elle se rappelait les paroles en entier, tels que *Dans la forêt lointaine* ou *À la claire fontaine*. Ni aux titres pop, rock ou folk avalés en son temps sur Spotify. C'était tout à fait autre chose, une vocalisation improvisée, qui entretenait quelque rapport avec le chant monastique. Il y avait eu des bourdons graves, gutturaux, des phrases psalmodiées et de soudaines modulations, des glissés de gorge. Elle rit, se souvenant des fonds musicaux diffusés dans les salles de yoga ou de relaxation, mixant susurrement de rivière, ressac océanique et harmonies dites *du monde*, avec des voix parfois mongoles, tibétaines, arméniennes peut-être... qu'en savait-elle et décidément, quelle mouche l'avait piquée la veille au soir ?

Était-elle, par ce geste inaugural, devenue une sorte de... comment dire : troubadour ?

Comme l'itinérant remontait déjà le talus, un bidon au bout de chaque bras et que pour le suivre elle soulevait le sien, le mot adéquat lui vint dans l'étincellement de l'eau : « barde ». Oui ! C'était cela : par sa récitation

d'un feuillet en musique, elle s'était promue barde. Ou dirait-elle « bardesse » ?

Le poids du bidon lui tirant l'avant-bras, Christelle considéra ce mot étrange. Et ce qu'il véhiculait. D'où venait-il ? Moyenâgeux ? Celtique ? Gaulois, puisqu'une figure de barde bâillonné apparaissait rituellement à la fin des albums d'Astérix ?

Six ans plus tôt dans un tel cas, Christelle eût saisi son Smartphone. Comme des millions d'individus, elle avait dû se résigner, faire avec ses connaissances propres, complétées par ses proches, les gens rencontrés sur la route et de rares opportunités d'accès à quelque base de données.

Systématiquement lui revenait, lorsqu'elle se heurtait aux limites de son savoir, le souvenir de sa grand-mère née en 1937, capable, à quatre-vingt-six ans, de situer géographiquement n'importe quel chef-lieu européen, événement ou période majeurs de l'histoire occidentale jusqu'à la fin du XX^e siècle.

Et si les bardes avaient à voir avec l'Antiquité, comme c'était le cas pour les « aèdes » ? De ceux-ci au moins, elle était sûre qu'ils avaient appartenu au monde des Grecs anciens et, en l'état de sa science, on pouvait bel et bien rapprocher ce qu'elle avait tenté la veille de leur fonction, même si sa préférence, pour une raison difficile à déterminer – sonorité, imaginaire – allait aux *bardes* et *bardesses*.

À présent qu'ils étaient remontés et transvasaient, transpirant, leurs litres d'eau dans le réservoir, Christelle considéra sa fille, assise à l'écart, sur les genoux de Barbara qui lui lisait un livre. Barbara releva vers elle un regard fuyant sitôt qu'il eut croisé le sien. Lui en voulait-elle pour ce qui s'était passé la veille ? Christelle s'en doutait ; au moment de révéler qu'elle avait déjà appris par cœur une partie conséquente de leurs feuillets, elle avait dû provoquer stupeur, irritation. Et lorsqu'elle était allée jusqu'à initier, sans même qu'elles se soient concertées tout d'abord, cette expérimentation musicale – sur la musique d'un itinérant débarqué le jour même ! autrement dit en mêlant à celle du premier venu cette matière intime qui jusqu'à peu n'appartenait encore qu'à elles deux –, la chose avait dû prendre Barbara de court, de manière affolante, douloureuse comme une trahison.

Ils redescendirent vers la rivière, leurs bidons légers, ballottant, et Christelle songea : si elle le doit, qu'elle se ronge, qu'est-ce que j'y peux si ça m'a prise, j'ai chanté, pris du plaisir, j'étais adéquate, je l'ai senti, si c'est cela qu'elle jalouse, tant pis. Elle m'énerve à la fin à ressasser sans cesse ce qui ne lui convient pas.

Christelle n'en pouvait plus de l'entendre incriminer leur parti pris du féminin pluriel comme elle n'avait cessé de le faire ces derniers temps de façon pénible, obsessionnelle jusqu'à laisser entendre – Christelle en était sûre bien que Barbara ne l'ait pas dit ouvertement – que

leur œuvre perdait de sa portée à être livrée par des voix de femmes plutôt que d'hommes.

Elle ne pouvait comprendre pourquoi Barbara se torturait ainsi avec l'idée que sagacité et pertinence et toutes autres qualités attendues d'un auteur se gâtent sitôt que l'auteur se muait en autrice, le barde en bardeesse, faisant basculer lucidité et point de vue valide du côté du subjectif empreint d'émotivité – empreint de soi, en fait ; c'était bien là ce que Barbara avait exprimé : « Si ça se trouve, jamais une autrice ne pourra purger complètement ses feuillets d'elle-même, ni en les composant, ni au moment d'en donner lecture », quand un homme à ses yeux pouvait y parvenir, ou susciter du moins l'illusion qu'il y parvenait.

Barbara concluait d'ailleurs en précisant, la tordue, qu'elle s'en voulait de penser ainsi comme elle s'en était voulu jadis d'accorder a priori davantage de crédit aux ingénieurs qu'aux ingénieures, aux chirurgiens qu'aux chirurgien^{nes}, aux hommes politiques qu'à leurs congénères femmes – excepté peut-être cette chancelière allemande : Angela Merkel, qui avant sa lamentable et terrible fin avait accompli aux yeux de Barbara le prodige de rester une femme tout en purgeant avec brio l'image qu'elle offrait de toute infirmité femelle.

Christelle rejoignit l'itinérant qui barbotait pieds nus, remplissant son bidon. Avant de prendre son harmonica, la veille auprès du feu, il les avait écoutées toutes deux avec une attention qui l'avait encouragée. S'il n'avait

pas fait de commentaire particulier, elle avait formé le vœu qu'à travers le récit il se sente emporté, reçoive la sensation de s'élever, d'embrasser du regard une totalité et qu'il reconnaisse, au-delà de cet ensemble désigné par le « nous », son histoire à lui, celle des siens et de tous ceux qu'il avait connus.

Il y avait à peine dix jours qu'elle et Barbara avaient lu pour la première fois leurs feuillets en public – un vrai public d'inconnus, excédant de loin la petite audience qu'avait constituée jusque-là leur troupe –, et elle ressentait au moment de se lancer un mélange d'appréhension et de besoin de plaire, assorti d'étonnement devant le pouvoir que lui conférait sa position d'interprète.

Revivant le moment où Barbara avait lu la première, debout devant les flammes, et qu'elle l'avait, pour sa part, écoutée assise au sol, sa fille entre les bras, bénéficiant dans le jugement de leur œuvre d'un recul dont elle ne disposait plus au moment de l'interpréter elle-même, Christelle ressentit une flambée d'enthousiasme : est-ce que ça ne faisait pas un bien fou de s'entendre raconter leur histoire, celle des humains, des contemporains et de leurs systèmes effondrés, de se l'entendre raconter au sein d'un tissu de mots tenant le coup, travaillé, pensé ?

Et cependant, après une session de composition ou de lecture à haute voix, Christelle ressentait parfois une pointe de déception : le soupçon de s'être laissé berné par l'illusion qu'une explosion de réalités chaotiques et foncièrement indicibles se laissât ordonner en agencement qui leur donne sens. Une *histoire*. Une affabulation

peut-être, une légende ou juste un arrangement ; bref, une suite bête de phrases, alignées avec la naïve prétention d'identifier, à travers leur enchevêtrement infiniment complexe, les tragédies subies en mille points simultanés, et qui faisait peut-être du bien sur le moment d'écoute mais qui, une fois la sublimation retombée, ne pouvait se maintenir en lien avec leurs vies réelles.

À moins – Christelle s'y raccrochait – que ce récit, d'une manière ou d'une autre, puisse les aider à digérer leur passé et concevoir les épreuves à venir.

39

L'itinérant s'apprêtait à remonter la pente quand Christelle trouva le courage d'évoquer ce qui s'était produit la veille : avait-il déjà entendu lire ou réciter ce genre de témoignage ailleurs, en d'autres lieux, d'autres clans ?

À vrai dire non. Dans aucune des communautés qui l'avait accueilli, il n'avait rien entendu de semblable. On lui avait rapporté des événements, bien sûr. Bruts, empêtrés dans la souffrance de ceux qui les avaient vécus, le plus souvent cantonnés au destin personnel. Certains écrivaient des journaux intimes, ou composaient des poèmes. Beaucoup de commissaires d'information tenaient des chroniques, tandis que des historiens de formation ou d'anciens analystes tentaient, envers et contre la faiblesse des réseaux et la disparition d'institutions centralisées, de relancer un semblant de recherches synergiques. Mais nulle part il n'avait assisté à ce genre de récitation. De toute façon, les efforts de subsistance et de relance prenaient partout le pas sur d'autres

aspects de l'existence, à quoi Christelle répondit que pour Barbara et elle, c'était pareil ; seules les périodes de relative stabilité leur avaient permis de composer – elles ne devaient d'ailleurs la conservation de leurs feuillets qu'à leur bonne fortune.

L'itinérant jeta un œil à Barbara, visible en contre-haut, sur le terre-plein.

– Alors comme ça, vous revenez du Mura... Mara... comment, déjà ?

– *Maramures*. Au pied des Carpates. Au temps des douanes, ça correspondait au nord de la Transylvanie roumaine, plus un bout de l'Ukraine.

L'itinérant émit un commentaire sur les populations d'Europe de l'Est, restées majoritairement blanches :

– Une métisse... ça a dû faire sensation, là-bas, non ?

Comprenant immédiatement le sous-entendu – Barbara avait dû provoquer curiosité, convoitise, encaisser propositions crues, harcèlements ; avait-elle été violée, une ou combien de fois, individuellement, collectivement, etc. –, Christelle avança, sans répondre, le bout de son pied à la limite de l'eau.

– Vous y avez passé combien de temps ?

– Quatre ans et demi. Lorsqu'elle a commencé à parler de rentrer, ajouta soudain Christelle, surprise par le tour intime que prenaient ses propres paroles, Olivier – mon compagnon, précisa-t-elle en désignant d'un mouvement de tête l'intéressé qui cuisait ses galettes – n'était pas chaud pour qu'on la suive. Il ne voulait pas lâcher ce qu'on avait construit là-bas.

À la pensée des jours où ils avaient discuté de s'engager ou non dans ce voyage retour, Christelle frissonnait encore en imaginant ce qu'elle aurait fait si Olivier l'avait contrainte à choisir entre eux – lui, la petite – et Barbara, avec qui elle avait pu lancer un tracé d'elles-mêmes dans le monde tel qu'il évoluait.

– Finalement, votre compagnon a accepté.

– Oui. Olivier, comment dire... il est à l'écoute.

L'itinérant opina du chef. Puis, désignant à nouveau Barbara :

– Et elle ? Pas de mari, pas d'homme ?

– Il est mort.

– C'est lui qui est enterré là ?

Il faisait allusion à une pierre mal taillée, mais qu'on devinait tombale à la manière dont elle avait été dressée à l'ouest du terre-plein.

– Non. Marco est mort sur le chemin du Maramures.

Et bien qu'il n'en demandât pas davantage, Christelle ajouta que Barbara avait eu un fils, d'un lit précédent.

– Un adolescent, qui vivait chez son père. Personne ne sait ce qu'il est devenu.

Ils remontèrent la pente, leurs bidons à bout de bras. À mi-trajet, pourtant, Christelle faisait de nouveau halte. Là-haut la petite feuilletait toujours son livre. Barbara l'avait quittée et semblait échanger avec Olivier des remarques à propos des moulins qui avaient proliféré aux alentours.

Le voisin avait pris le contrôle de la maison durant leurs années d'absence, y logeant parfois des gens, la maintenant en état. Détenant des droits de tirage sur l'eau de la Sorge, il nourrissait le projet de bâtir sur le site une nouvelle scierie, à laquelle l'ancien logis de Barbara se trouverait intégré. Quand il les avait vus arriver, il s'était immédiatement inquiété des intentions de l'ancienne propriétaire : imaginait-elle récupérer son bien ? Celle-ci l'avait rassuré, annonçant qu'ils n'étaient que de passage pour une nuit ou deux et qu'elle-même ne cherchait nullement à se réinstaller durablement entre ces murs.

Pacifié, il leur avait fourni matelas et couvertures, les autorisant à utiliser les équipements dont il avait doté les lieux ; toilettes sèches et cuiseur solaire, en échange d'un travail simple : remplir le réservoir. Il ne tarderait plus à installer une pompe, mais pour l'instant, il n'y avait d'autre choix que de le remplir manuellement.

Espérant que la distance empêcherait qu'on les comprenne, Christelle, galvanisée par les confidences qu'elle venait de laisser échapper, se risqua à interroger l'itinérant sur son appréciation personnelle du récit entendu la veille. En particulier : se serait-il, par hasard, senti gêné par l'emploi du féminin pluriel ?

– Le quoi ?

– Le féminin pluriel, répéta Christelle, essoufflée. Vous savez : *Pour avoir voulu retirer notre épargne, nous avons*

été dispersées au jet d'eau, défaites à la matraque, conduites en prison...

L'itinérant hésita, répondit enfin qu'il n'avait rien remarqué de spécial. Hommes ou femmes... la question ne lui était pas venue. Tout simplement, il s'était laissé porter.

– *Porter ?*

– Oui. C'était... C'était prenant, c'était beau, lâcha-il, sincère.

Christelle le remercia puis reprit la direction du réservoir d'un pas vif. Arrivée là-haut, elle décocha, tout en attrapant la petite qui se jetait à son cou, un baiser surprise sur la joue de Barbara qui lui trouva l'air heureux, comme sous le coup d'une bonne nouvelle.

CHANT DE TÉMOIGNAGE I

44

Le 5 novembre 2022, un samedi, soixante mille personnes sont mortes dans un ouragan frappant la baie de San Francisco. Celles qui survécurent s'empressèrent d'envoyer le message « Je suis en sécurité » à tous leurs contacts. Celles qui n'avaient ni famille ni amis là-bas reçurent tout au plus une notification émise par leur application d'information en continu : Oakland et San José étaient détruites, avons-nous lu.

Une vague compassionnelle a relié nos cœurs et nos écrans.

Dans notre immense majorité, nous pensions en rester là.

Cependant des bulletins spéciaux se sont multipliés, des articles ont paru. La Californie, avons-nous appris, était l'un des États où les particuliers comme les sociétés étaient les plus assurés. Mais les coûts des dégâts se révélaient si massifs qu'on craignait l'incapacité à les couvrir.

Les marchés ont connu des remous. Entre conviction que le gouvernement renflouerait tôt ou tard les compagnies concernées et prévisions de faillites, on y pariait aussi bien à la hausse qu'à la baisse. De leur côté, les compagnies insuffisamment provisionnées se débattaient. Celles qui possédaient des départements de crédit réclamaient des versements anticipés mais de telles sommersions, bien souvent, ne firent qu'acculer leurs débiteurs au défaut. Elles-mêmes sujettes à des rappels de marge, sous pression pour réunir de colossaux fonds propres alors que les agences baissaient leurs notations, les sociétés touchées ont commencé à flancher.

45

Avant Noël, il devint évident qu'elles ne s'en sortiraient pas.

Des réunions de crise furent annoncées entre secrétaire du Trésor, dirigeants de banques d'investissement, gérants de fonds et P-DG des principales compagnies d'assurances. Des plans de sauvetage, expliquaient les experts, étaient élaborés dans le but de découper les sociétés atteintes, en séparant les actifs dévalorisés des actifs encore sains. Opérations insuffisantes, puisque dès janvier des images spectaculaires ont commencé à nous parvenir : on y voyait des buildings vomissant du personnel licencié – scènes qui, rappelant Wall Street et sa débâcle à celles qui n'étaient plus des petites filles en 2008, provoquèrent davantage de jubilation que de peur.

Enfin, avons-nous jugé, la punition tombait sur ces opérateurs voraces, ces surfeurs du marché, ces amonceleurs

de capitaux. En bonnes altermondialistes, certaines d'entre nous ont fait la fête. Ce qui rendait pareil détachement possible, c'était l'absence de changement survenu à ce stade : nos payes et allocations tombaient toujours, nous pouvions payer nos factures, avions du quinoa en suffisance dans nos bocaux et notre quotidien se poursuivait entre rendez-vous, trajets, cours de cirque de nos enfants.

Comment aurions-nous pu soupçonner que, au lieu de s'assainir après la crise des *subprimes*, le système n'avait fait que se complexifier ? Que les réglementations, réservées aux seules banques, avaient paradoxalement détourné les affaires hasardeuses vers de nouveaux acteurs, sur la base de domiciles offshore enregistrés aux Caïmans ou aux Bermudes – le risque n'ayant fait que se déplacer ? Pouvions-nous mesurer les dangers générés par des transactions opaques, s'effectuant entre initiés, hors des canaux publics ? Supputer leur interdépendance avec la finance officielle à travers réseaux de créances, obligations et dérivés reliant les bilans des banques aux assurances à travers d'innombrables intermédiaires : *hedge funds*, fonds spéculatifs, *private equity* ou, appellation plus évocatrice encore, plateformes appelées *dark pool* ?

Par le jeu des placements, annonçaient de nouveaux experts, la faillite des assurances américaines était en train d'entraîner celle des sociétés dont elles s'étaient portées garantes, aussi bien que des entreprises et institutions censées couvrir leurs propres risques. S'ajoutait un engorgement boursier : les agences continuant à sanctionner,

chacun cherchait maintenant à se débarrasser de la dette encombrante. Les courtiers, les traders, les gérants de fonds, tout le monde voulait récupérer ses liquidités, mais plus personne ne trouvait d'acheteur. Des opérateurs entraient en défaut, des contreparties étaient vendues de force, répercutant des dénouements de position catastrophiques jusqu'aux banques et investisseurs institutionnels.

Or leur atteinte signifiait la suspension de lignes de crédit indispensables au fonctionnement de secteurs entiers.

Semaine après semaine, de nouvelles réunions au sommet, de nouveaux plans d'urgence étaient annoncés. Nous avons entendu parler de nationalisations mais, devant les montants exigés, il apparut que recourir aux contribuables cette fois-ci aurait mis l'État en défaut immédiat. D'autres plans impliquaient le rachat d'actifs américains par des banques centrales étrangères. Mais peu après ces déclarations, nous apprenions le rejet de tels accords par les chanceliers et dirigeants des pays concernés. Une idée commençait à poindre : si les États-Unis avaient pu continuer à emprunter si facilement, ce n'était pas parce que leur dette était davantage remboursable que celle des pays pauvres, mais parce que des taux faibles avaient représenté la condition même d'évitement d'un nouveau krach et que les opérateurs estimaient qu'ils seraient les derniers à devenir insolubles.

Et voilà que cette confiance volait en éclat : entre le 27 et le 28 février, le dollar, hégémonique depuis des décennies, chutait en Bourse.

Les taux d'intérêt se sont mis à grimper. La dette extérieure des États-Unis devenait inchiffable. Leurs pays créanciers, la Chine en premier lieu, ont exigé des preuves de solvabilité. Le Trésor américain a tenté de créer de nouveaux bons, mais la Chine voulait des garanties matérielles. À présent nous recevions des images de véhicules blindés transférant de l'or vers les ambassades. Des cargos étaient saisis, des porte-avions déployés tous azimuts. Mais de la Russie à la Chine, en passant par l'Iran, tout le monde savait que la partie se résumerait aux réserves de carburant ; dans nul port ni base aérienne au monde, on ne prendrait plus le risque de remplir à crédit un réservoir américain.

Au pied du mur, la Réserve fédérale tenta encore de conserver sa position. « Injections de liquidités », « assouplissement quantitatif » : nous avons appris des mots nouveaux.

Le gouvernement n'effectuait qu'une poussée ultime et insensée dans la voie où il s'était engagé depuis des années : créer de la monnaie sans limites, la distribuer à des organismes minés pour les garder en marche. La croyance dans le dollar s'en est trouvée détruite à l'intérieur même du territoire, et dans l'Alabama, dans le Massachusetts, le Mississippi ou le Nouveau-Mexique, des files se sont formées aux distributeurs, des guichets ont été pris d'assaut par des épargnants.

Aux stations-service, le litre se payait en liasses.

Regardant ces images d'un autre continent, nous nous sommes mises à considérer des phénomènes qui jusqu'ici ne nous avaient que peu intéressées. Nous avons lu. Discuté. Pris des notes. Réfléchi de notre mieux à d'abstraites quantités de pommes comparées à d'abstraites quantités de monnaie, pour comprendre seulement ce qu'était une déflation ou une inflation. Nous nous sommes découvertes idiotes économiques : nous avons vécu toute notre vie sous des lois dont nous ne savions rien. Fallait-il nous précipiter à notre tour aux distributeurs, aux stations-service et dans les magasins avant qu'on n'y trouve plus rien ? Ou fallait-il, au contraire, nous garder de céder à l'hystérie ?

Les plus téméraires se moquaient des plus anxieuses. Si la crise de 2008 avait été surmontée, pourquoi pas la présente ? Des défauts de paiement nationaux s'étaient déjà produits – il n'y avait qu'à se souvenir du Chili, ou plus récemment de la Grèce – et la finance mondiale s'en était remise. Les puissants trouveraient bien *quelque chose*, une manipulation in extremis pour maintenir le statu quo d'un système nous permettant d'acheter ce que nous voulions quand nous le voulions.

Du reste, la vie ordinaire bénéficiait d'un sursis miraculeux : dans nos rues, nos centres commerciaux et nos salles de gym, dans nos bureaux et nos galeries, dans nos écoles, nos aires de jeux et dans nos bus, nul incident ne perturbait la tranquille apparence de jour ouvrable. Le paiement par carte restait accepté à peu près partout, et c'est tout juste si nous nous observions les unes les autres, en coin, pour ne pas être celle qui paniquerait la première.

CHANT DE TÉMOIGNAGE II

50

Fin mars, l'imbroglia américain avait entraîné le reste de la planète.

Comme le dollar était resté la monnaie de réserve universelle et qu'il avait perdu toute valeur, nos États ne purent se défendre contre la liquidation de leur propre monnaie. Aucun ne réussit à se prémunir de la contagion.

C'est à ce moment-là que nous toutes, où que ce soit, nous sommes décidées à gagner les guichets. Sous protection policière, déjà les établissements verrouillaient leurs portes.

Dès lors, nous allions comprendre que la finance globale n'était pas qu'une sphère stéréotypée, ce décor où circulaient des hommes en complet-cravate et des femmes en tailleur dans les séries que nous regardions, mais ce dont nous dépendions pour tout ; de nos comptes-épargne aux services qui nous protégeaient, de nos retraites aux soins auxquels nous avons droit en cas

d'accident, de nos cartes d'embarquement low cost aux importations des produits auxquels nous étions addicts.

Dans le monde que nous avons connu, chaque acheminement commençait par un crédit. Et entre les conseils réunis autour de tables design, les gigantesques grues empilant des containers et notre économie à nous – celle des sommes que nous virions à nos opérateurs téléphoniques ou des billets que nous échangeions contre nos quiches à emporter –, des corrélations inflexibles se sont révélées, entièrement basées sur des monnaies fiduciaires, c'est-à-dire non soutenues par un dépôt de valeur en or, en argent ou en terre.

Tout ce qui avait fait notre base matérielle et avait, par extension, conditionné une grande partie de nos rapports les uns aux autres avait été prêté, avec intérêt.

Mais qui pouvait encore émettre des créances, ou honorer ses engagements ?

Courant avril, le commerce international décélérait. Partout, sur les océans, tankers et cargos étaient immobilisés, rompant les chaînes d'approvisionnement, causant des pénuries de composants et d'intrants industriels qui, à leur tour, interrompaient les processus de fabrication.

Les pays exploitant des sous-sols pétroliers ont cessé d'exporter, se réservant leurs barils. Le choc a bloqué les circuits routiers, aériens, déstabilisé le trafic ferroviaire. Celles d'entre nous qui effectuaient des déplacements se retrouvaient piégées dans des files d'attente et des embouteillages géants, dans des gares et aéroports

transformés en camps improvisés où régnaient l'énervement, l'exténuation. Nous piétinions sur place, nous bousculant, nous insultant, exigeant des bouteilles d'eau.

Au prix où s'arrachait l'essence, atteindre nos lieux de travail est devenu compliqué. Celles dont le métier le permettait continuaient parfois de travailler de chez elles, sans garantie de rétribution mais parce que cela sauvait une part de normalité dans leurs vies.

52 Bientôt, il a fallu renoncer à tout déplacement non urgent, décider des investissements les plus intelligents. Dans nos garages, salons et cuisines, nous dressions l'inventaire de nos biens, évalués un par un. Bienheureuses celles qui avaient jugé utile de conserver, dans une boîte de fer-blanc ou au fond d'un tiroir, deux ou trois grosses coupures.

Nous avons participé à la ruée dans les épiceries et les supermarchés. Faute de livraisons, les centres commerciaux se sont vidés de leurs marchandises. Celles qui croyaient encore au commerce en ligne voyaient apparaître des messages tels que : « Veuillez patienter, nous vérifions votre établissement bancaire », « Fonction temporairement indisponible » ou : « Nous sommes désolés, votre carte est refusée ». Quelquefois leurs commandes étaient validées, jamais livrées.

Directement approvisionnées par des producteurs locaux, les épiceries alternatives que nous avons l'habitude de fréquenter s'en sont mieux tirées mais, comme partout, leurs prix ont flambé. Nous avons payé avec

les bagues de nos grands-mères. Avec des médicaments, des bidons d'essence et des ordinateurs. Avec des promesses orales et écrites, des heures de ménage, du gardiennage d'enfants.

À la radio se succédaient toujours les experts et, lorsque nous entendions parler de populations et d'entreprises « massivement précarisées par la perte de leurs liquidités et l'anéantissement de leur épargne », il était à la fois absurde et réconfortant de comprendre qu'il s'agissait de nous.

53

Début juin, les cellules de crise de nos gouvernements ont annoncé leur volonté de redémarrer le commerce. On allait recapitaliser. Sous forte garde, des banques ont rouvert. Pour avoir voulu retirer notre épargne, nous avons été dispersées au jet d'eau, défaites à la matraque, conduites en prison. Les banques ont fermé à nouveau, des allocations ont été distribuées.

Après ça, nous nous retrouvions en possession de coupons ; pour autant, la nourriture n'avait pas été renouvelée dans les magasins encore ouverts, ni l'essence dans les stations-service et les vendeurs rechignaient devant nos tickets.

Le temps où nous pouvions tendre une carte en plastique à une inconnue derrière un comptoir en échange d'un berlingot de cacao, deux pains au chocolat et 60 litres de sans-plomb semblait définitivement révolu. La méfiance régnait désormais devant tout billet de banque, coupon ou notification, tandis que retombait,